

Le recueil au Moyen Âge

La fin du Moyen Âge

Sous la direction de Tania Van Hemelich et de Stefania Moras



L'identité bourguignonne au temps des Habsbourg

Mise en recueil et littérature de circonstance dans le manuscrit de Manchester, J. Rylands University Library, French 144

Depuis plusieurs années, le développement en Europe et aux États-Unis des projets éditoriaux *Hypercodex*, proposant la publication et l'étude de recueils, plutôt que d'œuvres ou d'auteurs spécifiques, reflète une nouvelle méthodologie critique. L'attention se porte davantage sur la matérialité manuscrite, sur le contexte de production, sur l'histoire de la diffusion. Ce faisant, c'est moins, peut-être, la renommée littéraire des textes ainsi étudiés qui semble au centre de l'attention que leur intérêt culturel et historique. Des œuvres moins lues, des périodes un peu délaissées y gagnent une certaine attention. Les études menées sur des manuscrits, du XII^e au XV^e siècle, illustrent, ici même, comment la notion d'auteur s'inscrit d'une façon ambiguë dans la structure du recueil, ou comment celui-ci révèle la constitution d'un « goût du lecteur » pré-moderne¹. Nous avons choisi de nous demander ce qu'était un recueil manuscrit au milieu du XVI^e siècle, alors que le livre imprimé est devenu courant. Pourquoi, à la fin du règne de Charles Quint, un marchand de la Renaissance sentit-il le besoin de copier des œuvres, produites pour moitié par des écrivains de cour ? Que signifiait, après 1550, compiler un ensemble de textes historiques et d'actualité ? Telles ont été les questions suscitées par la lecture d'un codex récemment redécouvert, le manuscrit French 144 de la John Rylands University Library de Manchester (Grande-Bretagne)².

¹ Le recueil d'études *Le Goût du lecteur à la fin du Moyen Âge*, éd. D. BOHLER (Paris, Cahiers du Léopard d'Or, n°11, 2006) présente des analyses de ce type.

² Notre travail sur le manuscrit French 144 s'est effectué dans le cadre du projet *Writing the Event in Valois / Habsburg Burgundy (1450-1550)*, soutenu par la British Academy (*Visiting Fellowship*, automne 2006, Manchester). Que cette institution, la John Rylands University Library et le Pr Adrian Armstrong qui m'a accueillie à l'Université de Manchester soient tous vivement remerciés de leur aide généreuse.

Le manuscrit acquis à Moulins par la John Rylands University Library de Manchester en 1997 était désigné, lors de sa vente, comme 'd'origine inconnue'³. Il est pourtant moins inédit qu'on ne le croit, puisqu'on le voit étudié, au milieu du XIX^e siècle, par la Société des Antiquaires de la Morinie. Dès la fondation du *Bulletin* qui livre au public les travaux de ces érudits locaux, d'assez nombreux articles s'intéressent de près à ce témoin et à l'un de ses descendants, aujourd'hui conservé à Saint-Omer, sous la cote BM, ms. 879⁴. La compilation appartient en effet à une dynastie bourgeoise de Saint-Omer, les d'Haffregues. Le manuscrit French 144, loin d'être unique, se révèle le premier d'une tradition familiale de recueils, où des générations, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, récrivent, suppriment, ajoutent des textes. Réaliser un recueil, c'est ici construire un héritage traversé par un questionnement identitaire particulièrement aigu. Le manuscrit French 144, qui apparaissait d'abord comme marginal, tant par son ancrage géographique (les Pays-Bas francophones), sa situation historique (le milieu du XVI^e siècle), et les textes recueillis (littérature dite de circonstance), prend de ce fait une valeur exemplaire.

Vingt et une œuvres poétiques et une chronique versifiée, narrant des événements survenus en Bourgogne de 1467 à 1553 : tels sont les textes recueillis par cette anthologie. La moitié d'entre eux sont issus des plumes de l'indiciaire Jean Molinet et du roi d'armes Nicaise Ladam, auteur de la chronique. Tous rappellent des occasions dynastiques importantes, essentiellement des décès princiers, ou des faits militaires, les attaques de cités voisines par différents ennemis, particulièrement le royaume de France. L'inscription de la première page, *appartient à Jehan d'Haffregues, marchant demourant sur le grant marchiét de Saint-Omer*, est accompagnée de deux dates, 1540-1590. Le *terminus a quo* des textes donne une indication assez précise de la période de composition, puisque les derniers réfèrent à des événements qui se sont produits vers 1553. Date importante dans la mémoire régionale, 1553 est le point culminant de la campagne des Pays-Bas (1552-1554), mettant aux prises Henri II et Charles Quint.

³ A. ARMSTRONG, « A Manuscript of French Historical Writing », dans *JRUL Newsletter*, 14 (1997), pp. 16-17. Le manuscrit a été pour la première fois analysé par C. CREW, *A Study of Rylands French ms. 144*, Dissertation for the Master's degree University of Manchester, 2000 (mémoire de master inédit sous la direction d'Adrian Armstrong).

⁴ Le *Bulletin* est fondé en 1853. Dès 1854, F. Quenson étudie des extraits du manuscrit (F. QUENSON, « Incendie de Théroutanne en 1513 », dans *Bulletin historique trimestriel de la Société des Antiquaires de la Morinie*, 1 (1854), pp. 204-209), suivi par H. de Laplane et E. Liot de Norbécourt, jusqu'en 1861. Pour l'histoire des manuscrits d'Haffregues et le sens de cette tradition de recueils, du XVI^e au XVIII^e siècle, nous nous permettons de renvoyer à E. DOUDET, « L'héritage des d'Haffregues : pistes pour une histoire de l'historiographie urbaine dans les Pays-Bas méridionaux, XV^e-XVIII^e siècles », *Le Moyen Français*, 62 (2008), pp. 63-78.

La personnalité propre de Jehan d'Haffregues, son activité exacte nous restent encore inconnues. La famille, originaire d'un village au sud de Saint-Omer, semble, en ce milieu du XVI^e siècle, une nouvelle venue dans la bourgeoisie audomaroise⁵. Jehan d'Haffregues est sans doute un *homo novus* qui ne manque pas d'ambition. Ses descendants, une cinquantaine d'années plus tard, prendront place dans les cercles du pouvoir municipal et resteront l'une des dynasties les plus influentes de la ville jusqu'à la Révolution⁶. Le geste personnel de mise en recueil⁷ peut être interprété comme une volonté d'intégration. En créant ce manuscrit, Jehan d'Haffregues proteste de sa loyauté envers le pouvoir bourguignon, exprime son intérêt pour une historiographie curiale dont la connaissance participe au prestige du marchand qu'il est, et affirme une identité à la fois locale, régionale et nationale.

La compilation a été conçue pour être lue comme un ensemble signifiant. Le centre du manuscrit (ff. 58-116) est occupé par des pièces versifiées, pour la plupart anonymes⁸. C'est une production locale, inspirée des guerres récentes qui touchent la cité de Saint-Omer et ses voisines. Poésie bourgeoise, elle a dû circuler dans la région, sous la forme de feuilles volantes, avant d'être récupérée par notre marchand, révélant peut-être son réseau de connaissances, certainement son milieu culturel et politique. Qu'en est-il de l'encadrement de ces textes par des œuvres curiales ? Que nous dit cette présence sur les relations entre cour et ville dans la Bourgogne des Habsbourg ?

Dans l'ancienne principauté Valois, on sait qu'il est maintenant difficile d'affirmer, comme le faisait Paul Zumthor, que « la Cour tranche : il y a dedans, et dehors »⁹. Dès le début du XV^e siècle, la communication politique est, aux Pays-Bas, éminemment dialogique, comme l'a montré Élodie Lecuppre-Desjardin¹⁰. Il n'y a donc pas de surprise à découvrir l'intérêt de bourgeois

⁵ L'enquête ordonnée par Philippe le Bon en 1446 auprès des principales familles de marchands et d'administrateurs ne révèle aucun nom similaire. Cf. CL. PETILLON, « Les élites politiques de Saint Omer dans la première moitié du XV^e siècle, d'après l'enquête de 1446 » dans *Revue du Nord*, t. 81, 329 (1999), pp. 83-116 ; le nom des d'Haffregues apparaît dans les registres de la paroisse du Saint Sépulcre pour les années 1557-1610 (Saint-Omer, BM).

⁶ Cf. M. LE MANER, *Pouvoir urbain, domination sociale : l'échevinage et les échevins de Saint Omer dans la deuxième moitié du XVII^e siècle*, mémoire de maîtrise inédit sous la direction de P. Deyen, Lille 3, 1979.

⁷ La main qui a copié les œuvres semble bien la même que celle qui trace les deux signatures de Jehan d'Haffregues, aux folios 1 et 47.

⁸ Sont attribués, dans cette section de onze textes, uniquement la *Doctrine* d'Olivier de la Marche (ff. 85-86), le *Queritur* de Ladam (87-100) et l'*In Manus* de Jehan de Pons (ff. 108-110). Aux ff. 1-58 sont regroupées neuf pièces de Jean Molinet et Nicaise Ladam, ainsi que, aux ff. 50-58, le *Testament du martyr amonéux du Simple Malheureux*. À partir du fol. 120 sont placés un texte de Ladam (*Lamentacion du chasteau de Hesdin*) puis sa *Chronique abrégée en vers* (ff. 133-327).

⁹ P. ZUMTHOR, *Le Masque et la lumière. Poétique des Grands Rhétoriciens*, Paris, Seuil, 1978, p. 42.

¹⁰ E. LECUPPRE-DESJARDIN, *La ville des cérémonies. Essai sur la communication politique dans les anciens Pays-Bas bourguignons*, Turnhout, Brepols, 2004.

marchands pour telle poésie de circonstance de Jean Molinet ou de Nicaise Ladam. Le dessein de ce type de production étant publicitaire, ces textes ont été reçus autant à la cour qu'à la ville, suscitant pour certains des controverses célèbres¹¹. Comme ses contemporains, Jehan d'Haffrengues connaît donc bien les poésies politiques de Jean Molinet, dont il fait une sorte d'origine de son recueil.

La situation peut sembler différente pour les chroniques. Directement commandées par la cour, diffusées de façon interne à celle-ci¹², leur mission est de retenir la mémoire d'actes princiers, qui ont une envergure souvent plus internationale que locale. Les insertions de la *Chronique* de Ladam dans le ms. French 144 font intervenir des lettres du roi François I^{er} à Louise de Savoie, des listes de chevaliers de la Toison d'Or, des ordonnances de Charles Quint, documents qui suscitent habituellement l'intérêt des familles nobles ou des administrateurs curiaux. Comment Jehan d'Haffrengues a-t-il pu y avoir accès ? Pourquoi a-t-il choisi d'insérer une chronique curiale à la fin de son recueil ? La réponse à ces questions est peut-être d'abord dans la personne de l'auteur, Nicaise Ladam.

Grâce aux travaux de Claude Thiry, nous connaissons la carrière aventureuse du roi d'armes Habsbourg Nicaise Ladam, dit aussi Le Songeur, Béthune, puis Grenade¹³. Comme Jean Lefèvre de Saint-Rémy avant lui, son activité l'a placé dans la position privilégiée de témoin. À l'instar de son prédécesseur, il occupe sa retraite à la rédaction d'une *Chronique*. En 1533, Ladam se retire à Arras, où il décède en 1547. Sa *Chronique* versifiée se présente généralement sous deux formes : une forme longue qui étend la narration de 1488 à 1543 (ou 1546), et une version brève, de 1492 à 1515 (ou parfois 1537). Imprimée dans cette dernière version en 1516 à Anvers, l'œuvre connaît de nombreuses copies. L'originalité du French 144 est de proposer une version que l'on pourrait dire « longue abrégée », allant de 1488 à 1542. Celle-ci est assez proche du manuscrit d'Arras, BM 1082, dont la version s'étend de 1488 à 1541¹⁴. Ce manuscrit sera donné par la famille Ladam en 1630 à Nicolas Le

François, membre d'un clan de bonne bourgeoisie dont la branche audomaroise s'unit au même moment, coïncidence troublante, aux d'Haffrengues. Il ne faudrait qu'un pas pour en conclure que Jehan d'Haffrengues lui-même aurait pu connaître Nicaise Ladam, ce qui expliquerait non seulement la copie de la *Chronique* dans le manuscrit de Manchester, mais aussi la présence de pièces circonstanciées moins connues comme le *Queritur*. Nous resterons pourtant prudente sur de telles conclusions. On peut se contenter d'expliquer la réception d'une *Chronique* officielle dans ce milieu bourgeois par deux faits. Au XVI^e siècle, les guerres incessantes entre les rois Valois de France et les princes Habsbourg, descendants des Valois de Bourgogne, exaspèrent, sur la ligne de front, le sentiment national bourguignon. Saint-Omer fait partie de ces cités frontalières qui défendent, les armes à la main, leur fidélité à Charles Quint. L'homme nouveau qu'est Jehan d'Haffrengues exprime donc, par la copie de la *Chronique* de Grenade, son attachement pour la cité comme son intérêt pour les exploits de princes qui, malgré leur empire européen, sont surtout et avant tout bourguignons¹⁵. D'autre part, la position particulière de Ladam, dont le prestige rayonne à partir d'Arras à la fin de sa vie, induit une proximité favorable à une lecture bourgeoise, dont Jehan d'Haffrengues, attentif aux productions littéraires de sa région, est le parfait exemple.

Plus encore que dans les siècles précédents, le recueil manuscrit exprime, au XVI^e siècle, davantage que le goût d'un lecteur. Il reflète un positionnement culturel volontaire, mêlant la culture déjà ancienne de la cour bourguignonne à la poésie des cités, alors même que les princes légitimes sont de plus en plus rarement à Bruxelles, et que les villes sont menacées par diverses invasions. Car ce recueil est bien sûr un geste politique : chronique et poésie circonstancielle permettent d'explorer le passé prestigieux, et de rappeler le présent parfois incertain, d'une 'nation'. À l'âge de l'imprimé, recueillir, c'est affirmer une identité.

Qu'est-ce en effet que ce manuscrit, sinon, comme l'affirment nombre de ses pièces, une *recordance* aux accents de complainte ? Le choix des textes frappe par sa cohérence thématique. Le *Temple de Mars Dieu de bataille* de Jean Molinet ouvre le recueil : origine prestigieuse, puisque c'est un texte particulièrement célèbre, issu de la plume d'un « père » de la littérature bourguignonne. Il introduit également l'un des deux thèmes principaux de la compilation, les

¹¹ Citons le *Lion Rampant* de G. Chastelain. Cf. E. DOUDET, *Poétique de George Chastelain*, Paris, Champion, 2005, pp. 738-741.

¹² C'est le cas, au milieu du XV^e siècle, de la première *Chronique* officielle de la Bourgogne Valois, rédigée par George Chastelain. Cf. G. SMALL, *George Chastelain and the Shaping of Valois Burgundy, Political and Historical culture at Court in the Fifteenth Century*, Boydell Press, 1997, pp. 197-227 ; E. DOUDET, *Poétique de George Chastelain*, pp. 746-757.

¹³ Cf. THIRY, *Nicaise Ladam, Mémoire et épitaphe de Ferdinand d'Aragon*, Paris, Belles Lettres, 1975.

¹⁴ C'est aussi le cas du manuscrit de Cambridge, Fitzwilliam Museum, 283/2, qui a en commun avec le manuscrit de Manchester quelques épitaphes princières par Molinet et Ladam, ainsi qu'une version de la *Chronique* de ce dernier, proche de celle copiée par Jehan d'Haffrengues. Cf. L. THORPE, « Nicaise Ladam and Manuscript 283/2 of the Fitzwilliam Museum », *Nottingham medieval Studies*, t. 2, 1958, pp. 67-85.

¹⁵ La revendication de l'héritage de Bourgogne oriente la politique de Maximilien, puis de son petit-fils Charles Quint. La restitution du comté de Bourgogne est au centre du traité de Madrid, après Pavie, ce que ne manque pas de rappeler la *Chronique* de Ladam dans le manuscrit (année 1524-1525, ff. 185-186). La clause est inacceptable pour François I^{er}. Cf. P. CHAUNU et M. ESCAMILLA, *Charles Quint*, Paris, Fayard, 2000, pp. 23-221.

effets désastreux de la guerre et des invasions étrangères sur les cités septentrionales.

Guerre a detruict Babilonne, Ninive,
Troyes armative et Athenes la sage
Belges tres fort et Rome imperative... (fol. 5)

Ce thème unit ensuite la *Complainte d'Arras*, la *Perdition de Saint Omer*, la *Mutacion de Gand et Bruges*, les quatre complaintes sur Théroouanne et la *Lamentacion du Chasteau de Hesdin*. La moitié des textes compilés donc met en scène les couleurs de la déploration face à la destruction urbaine.

Ces plaintes alternent avec des épitaphes royales ou duciales, conservant le souvenir des gouvernants passés de la Bourgogne : Philippe le Bon, Maximilien d'Autriche, Philippe le Beau et l'un de leurs alliés, Albert duc de Zassen. Les épitaphes de Richard Neville, comte de Warwick, et du Dauphin de France, fils de François I^{er} et frère aîné d'Henri II, semblent rappeler que toute gloire princière est éphémère. Mais, de même que le discours contre la guerre cesse vite d'être une méditation générale pour devenir une réflexion politique sur le destin de certaines cités voisines de Saint-Omer, de même les épitaphes des princes ne proposent pas seulement une *vanitas*. Elles servent à affirmer la cohérence dynastique entre Valois et Habsbourg, soulignant une légitimité du pouvoir central sur les terres méridionales des Dix-Sept Provinces.

Le second texte copié dans le manuscrit est le *Testament de la Guerre* du même Jean Molinet. Son titre peut être considéré comme une clef de compréhension de l'ensemble. Un testament est mémoration, souvenir du passé ; commémoration, réflexion pour le présent ; legs à l'avenir. C'est aussi un témoignage individuel, s'adressant personnellement aux lecteurs. Cette approche subjective est frappante dans tous les textes compilés. Ils se présentent rédigés à la première personne, mettant en scène la voix des cités ou celle des princes. Les villes personnifiées « clament » leurs « pleurs » et leur nom, dès les *incipits*.

Arras je suis la simple et coye... (Complainte d'Arras, fol. 13)

Moy Therowenne cité tres renommée

La plus gastée qui soit sous le climat... (Complainte de Therouenne, fol. 108)

Moy Therouenne, cité espiscopale... (Autre Complainte, fol. 110).

L'effet cumulatif de cette présentation persuade le lecteur des souffrances endurées par les villes, provoque sa pitié et sa colère. Il lance un processus d'identification avec le 'Je' des poèmes urbains. Le même artifice est utilisé dans les *Épitaphes*. Le prince disparu atteste de sa mort, engageant une plainte qui est *recordance* de sa grandeur et de sa dynastie.

Jehan fut né de Philippe
Qui du roy Jean fu filz

Et de Jehan, Je Philippe

Que mort tient en ses filz. (Jean Molinet, *Épitaphe de Philippe le Bon*, fol. 45)

C'est dans ce contexte que l'on peut interpréter la présence de l'unique poème de tonalité courtoise, *Le Testament du Martyr Amoureux*, copié ff. 50-58. Il s'agit du texte le plus rubriqué de la compilation. L'encre rouge, généralement utilisée pour les titres, souligne ici chaque changement d'interlocuteurs. C'est aussi l'une des pièces les plus complexes dans sa composition, puisqu'il s'agit d'un dialogue à rondeaux insérés entre le Martyr et l'Acteur à propos de l'amour légitime, de la tromperie et de la mort. Ch. Crew explique la présence de ce texte par la nationalité de son auteur, le *simple malheureux* étant probablement un Bourguignon¹⁶. Il nous semble qu'on peut ajouter à cette hypothèse : la thématique du poème explique l'insertion dans le recueil. Lamentation à la première personne sur la perte, dialogue sur la question de l'attachement légitime et de la rupture, testament enfin, ce poème se donne comme une sorte de contrepoint amoureux aux textes politiques du manuscrit.

Donner une dimension ouvertement mémorielle à son recueil est un moyen pour le compilateur d'édifier un modèle identitaire, sur un ton plus revendicatif qu'il n'y paraît. Neuf textes concernent la destruction de villes fortifiées situées dans les Pays-Bas bourguignons francophones. Mais, au-delà de l'évidente cohérence thématique, des différences de traitement sont sensibles dans l'évocation des cités.

Arras occupe une place particulière. Première des villes du Nord soumise à l'attaque des troupes françaises après la mort de Charles le Téméraire, elle est aussi la première du recueil à prendre la parole, après les deux textes d'ouverture de Jean Molinet. Cette coïncidence n'est sans doute pas un hasard. Son nom est la première désignation, en dehors des titres, à être rubriquée (fol. 13). C'est aussi le premier nom rubriqué au début de la *Chronique* de Nicaise Ladam, fol. 134b. Ces détails peuvent ouvrir deux pistes de lecture. Il est patent que le copiste trace, tout au long du recueil, des échos de mise en page entre les textes, de telle sorte que la compilation se présente comme une polyphonie cohérente. D'autre part, il semble que la rubrication fasse de la cité arrageoise un modèle possible de l'identité bourguignonne, entre résistance héroïque aux invasions et rayonnement d'un foyer culturel auquel Jehan d'Haffrengues n'était peut-être pas étranger. Mais si Arras est louée, l'identité bourguignonne qu'elle propose prend source et sens dans la solidarité des autres villes francophones, qu'elles soient d'Artois, de Flandre ou de Hainaut.

¹⁶ Ch. CREW, *op. cit.*, p. 56.

Car j'ay espoir que Saint-Omer
Avec Douay la rouge ville
Ne me l'aront point assomer
Comme salle orde niche et ville.
Aussy ne feront ceulx de Lisle
Mais viendront à tous leurs machues
Faire les croix droites bochues. (fol. 15)

Saint-Omer a naturellement une position importante. Les textes qui évoquent son destin forment la première anthologie du recueil (ff. 58-70 puis 70-75). Ces deux poèmes anonymes font d'ailleurs entendre un ton dissonant dans l'ensemble des évocations urbaines : les couleurs de l'éloge et de la jubilation face à la libération quasi miraculeuse par les troupes impériales en 1488. Si Arras rappelle l'union efficace des villes contre l'ennemi, Saint-Omer symbolise la concorde victorieuse entre la cité et ses princes.

Rejouys toy, bien jouys
Peuple commun de Saint-Omer !
Le Roi dit des Romains et fils
Tu dois de parfet cœur aymer... (fol. 70, strophe 1 du *Dictier*)

Il en va tout autrement des quatre poèmes consacrés à Théroüanne, narrants l'invasion anglaise de 1513 et la reprise impériale de 1553. Comme les évocations de Saint-Omer, ces poésies sont distinguées par leur anthologisation : *La complainte que les Francoïis firent de la ville de Therouenne que les Anglois ardirent en l'an 1513* (ff. 81-85) ; *Complainte de Therouenne* (ff. 103-108) ; *le In manus de Therouenne fait en l'an 1553* (ff. 108-110) ; *Autre complainte de Therouenne* (ff. 110-116 et 122). Une telle insistance s'explique par le caractère récent et particulièrement violent des événements. En 1553, Théroüanne, enclave française en territoire Habsbourg, est prise et rasée, provoquant un traumatisme important à la fois chez les vaincus et dans les cités bourguignonnes voisines. Théroüanne, c'est la fragilité d'une ville perdue, puis reconquise ; c'est le miroir d'une destruction radicale, qui n'épargne pas même le sacré, puisque le siège épiscopal, insistent les textes, se partage désormais entre Boulogne et Saint-Omer¹⁷. Le *In Manus* de Jehan de Pons se tisse à travers les mots du Christ en Croix (*In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*). La ville rend l'âme à un Dieu juste, qui est ici Charles Quint : « *In manus noble imperator / Charles Quint du monde monarche* » (fol. 108). L'*Autre Complainte* partage cette thématique du châtement.

J'ay irrité che grant Cesar Auguste :

¹⁷ Pour l'étude de l'anthologie autour de Théroüanne, dans ce manuscrit, ce qu'elle révèle du mode de composition du recueil et du milieu culturel de Jehan d'Haffrengues, nous nous permettons de renvoyer à E. DOUDET, « Dialogues de poètes, circulation de textes autour de la prise de Théroüanne (1553) : fonctionnement de la circonstance lyrique en moyen français », dans T. VAN HEMELRYCK et M. COLOMBO TIMELLI (éds), *Quant l'unq amy pour l'autre ville. Mélanges de moyen français offerts à Claude Thiry*, Turnhout, Brepols, 2008 (Texte, Codex, Contexte, 5), pp. 217-226.

C'est en effet la relation au prince qui est la pierre de touche de la loyauté urbaine. Les princes de Bourgogne sont les autres héros du recueil. Ils ne sont pas seulement mis en scène dans leur rôle occasionnel de sauveurs, mais constamment peints comme seigneurs légitimes de ces terres. Ils en sont les thaumaturges, redonnant la vie ou réduisant à néant.

Brief les pays platz comme une playz
Fort esbahis sans eux se perissoient ;
Prions à Dieu que toujours benys soient.
(Jean Molinet, *Épitaphe du Grant de Saxe*, fol. 48)

Les deux seuls textes copiés sur deux colonnes, dans la première partie du manuscrit, sont, ff. 45 à 47, l'*Épitaphe de feu Philippe le Bon duc de Bourgogne conte de Flandres et d'Artois* de Jean Molinet, puis l'anonyme *Épitaphe de Warwick*. L'*Épitaphe de Philippe le Bon* est un moment essentiel du recueil. C'est le texte le plus ancien, composé pour la mort du duc en 1467. Cette disparition est le *terminus a quo* de l'histoire bourguignonne racontée dans le manuscrit. On remarque que les dates historiques les plus marquantes sont indiquées par le copiste grâce à des notes marginales. 1429, associée (par erreur) à la fondation de l'ordre de la Toison d'Or, 1467, mort de Philippe sont des mementos utiles pour des épisodes sans doute un peu oubliés après 1550, mais elles ont aussi une évidente valeur symbolique. C'est à la fin de ces deux textes que se trouve la seconde signature de Jehan d'Haffrengues : autre signe de l'enracinement d'une écriture personnelle dans cet « âge d'or » presque mythique de la Bourgogne. Philippe le Bon est le seul prince Valois à être commémoré, mais son rôle de grand ancêtre est évident, d'autant plus que le texte de Molinet insiste, on l'a vu, sur sa dynastie prestigieuse. La compilation se plaît à souligner, par la juxtaposition des textes, les liens que la famille Habsbourg entretient avec ses ancêtres Valois. Les regrets pour Philippe le Beau introduisent l'épitaphe de son arrière grand-père, dont il porte le nom. Le roi de Castille, père de l'Empereur, est d'ailleurs le seul gouvernant à être glorifié par deux épitaphes. L'une est la dernière œuvre composée par Jean Molinet à la fin de 1506 (ff. 18-22) ; l'autre, l'un des premiers poèmes circonstanciels de Nicaise Ladam (ff. 23-41). L'héritage transmis entre les deux maisons princières est donc redoublé par celui des générations de poètes qui les ont louées.

Si cités et princes sont également commémorés et pleurés, c'est parce que l'identité des citoyens repose dans la légitimité des gouvernants. Les ennemis ou les traîtres à ce modèle sont, bien sûr, nombreux. C'est pourquoi le recueil souligne les différences entre les loyales cités et les villes rebelles. Parmi les cités francophones de la région, toutes ne sont pas élues, puisque Théroüanne est sévèrement punie de son rattachement au royaume ennemi. De même, La

Mutacion de Gand et Bruges (ff. 75-81) contraste avec les autres textes. Les ravages auxquels ont été soumises ces deux villes, cette fois au cœur des possessions Habsbourg, sont largement justifiés par leur trahison envers le prince légitime.

C'est dans ce contexte de contrepoint nécessaire entre éloge et blâme, entre fidélité et trahison que l'on peut comprendre pourquoi l'Anglais Warwick (ff. 46-47) est honoré d'une épitaphe copiée, comme celle de Philippe le Bon et immédiatement après elle, sur deux colonnes. En fait, tout oppose Philippe, le 'faiseur de rois' Valois, dévoué aux légitimes dynasties de France et de Bourgogne, au comte, qui s'est consacré à créer la discorde entre ses contemporains. Neville n'est rien d'autre que l'envers sombre de Philippe. Sa mort infamante fait rayonner par contraste la gloire Valois, comme les rebelles Gand et Bruges s'opposent aux loyales Saint-Omer et Arras.

Mys dissention
Entre le Roy de Franche
Et le bon justicier
Charles duc de Bourgoigne... (*Épitaphe de Warwick*, fol. 46a)

Auprès du Christ, il y a Judas. Le modèle de la Passion, explicite dans le texte de Jehan de Pons, n'est pas sans influencer implicitement la structure du recueil¹⁸.

Le manuscrit Rylands French 144 est un exemple remarquable de la construction d'une identité autant nationale que locale dans les villes francophones des Pays-Bas méridionaux. Cette identité est d'abord définie par une histoire commune d'invasions, de destructions et de résistance, dans les temps troublés qui séparent la fin de la dynastie Valois de la difficile édification de l'empire Habsbourg.

Livre d'histoires, de 1467 à 1553, le recueil de Jehan d'Haffrengues est aussi un résumé de l'historiographie bourguignonne, mêlant publications de circonstance et chroniques, unissant indiciaires, roi d'armes, poètes anonymes. Le dialogue entre cour et ville s'y exprime par la copie de la *Chronique* de N. Ladam. Il se dit aussi par le choix des poèmes de Jean Molinet comme origine du recueil (les textes de Molinet ouvrent le manuscrit) et comme rappel de l'ancienne Bourgogne de Philippe le Bon. Mais le codex de Manchester est bien loin de refléter le simple goût d'un lecteur renaissant, amateur de littérature 'nationale', bon connaisseur de la vie politique locale. C'est aussi un livre de crise. Rédigé dans un espace frontalier, sur une ligne de combat, il est composé probablement au moment de la campagne des Pays-Bas, la difficile paix de

Vaucelles en mars 1556, et l'abdication soudaine de l'empereur. Compiler des textes n'est plus alors un passe-temps ou le témoignage d'une certaine ambition culturelle. À travers le recueil manuscrit se dit la recherche d'une identité audomaroise et bourguignonne. Recherche alors impérieuse, non seulement pour un marchand qui souhaite appartenir à l'élite de sa cité, mais aussi pour toute la bourgeoisie urbaine de ces régions déstabilisées. Cette confluence d'intérêts et d'inquiétudes, personnels comme publics, explique à nos yeux la construction du manuscrit de Manchester et le double sens qu'a alors le geste du recueil : manifeste citoyen et fondation familiale.

Jehan d'Haffrengues a pu concevoir son manuscrit comme l'expression et la stabilisation, à travers l'écrit, d'une identité locale à la fois fière d'elle-même et en péril. Lorsque ses descendants, aux XVII^e et XVIII^e siècles, le recopieront, comme le montre le témoin de Saint-Omer, BM 879, ils en bouleverseront la structure idéologique pour répondre aux besoins de leur temps. Ralliés au royaume de France en 1667, les héritiers d'Haffrengues effaceront la *Chronique* Habsbourg de Ladam, devenue encombrante. Enracinés dans un terroir dont ils sont désormais les dirigeants, ils choisiront de rédiger une chronique urbaine moderne, qui est aussi, selon la mode du temps, le journal du procureur Antoine d'Haffrengues. Sous la plume du dernier compilateur familial, Maximilien Le François, au début du XVIII^e siècle, le recueil de Jehan, remanié, émondé, n'a pourtant pas entièrement disparu. Les héritiers ont pieusement conservé, au fil de leurs copies, les pièces poétiques des XV^e et XVI^e siècles qui chantent le destin bourguignon de Saint-Omer et la destruction de sa voisine et ennemie, Thérouanne. Cette permanence montre que le fonctionnement de *recordance* que l'ancêtre Jehan avait donné au geste du recueil est toujours bien compris. Saint-Omer, c'est l'origine géographique de la dynastie ; Thérouanne et les événements de 1553, c'est sans doute le moment de la première compilation des d'Haffrengues, la naissance de l'écriture. De la Renaissance aux Lumières, du marchand à l'élite de robe, l'écriture du recueil a donc évolué : la mémoration/commémoration des princes et des fidèles cités de Bourgogne, fondement d'une identité politique chez Jehan d'Haffrengues, est devenue, pour ses descendants, le mythe d'origine de leur famille.

¹⁸ Ce thème est présent dès *La Complainte d'Arras*. L'envahisseur français y est comparé à Judas, dans une métaphorisation théâtrale explicite : *Ton excuse je ne prise / Car tu (es) innocent du Jeu / Comme Judas de la mort Dieu* (fol. 16).